

Penser la perte dans le champ professionnel : Du deuil à la théorie de la préservation des ressources

par

Philippe Pailot

IAE de Lille/USTL - LEM (UMR CNRS 8179)

104, avenue du Peuple Belge

59043 Lille cedex

03-20-12-34-50

SKEMA Business School

Avenue Willy Brandt

59777 EURALILLE

03-20-21-59-62

p.pailot@orange.fr

Résumé : Dans les sciences administratives, la notion de deuil est utilisée pour interpréter les réactions émotionnelles de certains acteurs confrontés à des changements profonds de leur contexte d'action. Son usage, ou simplement son évocation, se retrouve notamment dans les travaux sur la transmission d'entreprise, l'échec entrepreneurial, les processus de restructuration et/ou de changement organisationnel, la perte d'emploi ou encore la mort organisationnelle. La question qui se pose est de savoir dans quelle mesure la régulation émotionnelle face à ces événements peut s'apparenter à une réaction de deuil. Ne serait-il pas fécond d'interpréter le réel par d'autres concepts ? C'est pourquoi, en reconnaissant le pouvoir théorique de la notion de deuil, nous chercherons à montrer dans quelle mesure la théorie de la préservation des ressources (TPR) peut se présenter comme un prétendant légitime à l'organisation de l'interprétation des effets déstructurant de la perte dans le champ professionnel. En s'appuyant sur des modes alternatifs de construction scientifique de la perte, nous montrerons que la TPR et la notion de deuil sont à même de révéler des processus de nature similaire en faisant de la réaction à la perte soit un objet d'analyse, soit un instrument de mesure d'une réaction psycho-émotionnelle.

Dans notre discipline, la notion de deuil est aujourd'hui largement utilisée pour interpréter les réactions émotionnelles de certains salariés ou dirigeants confrontés à des « pertes » significatives¹ dans leur environnement professionnel et ce, notamment dans les recherches sur la transmission d'entreprise (Pailot, 1999, 2000 ; Malarewicz, 2006 ; Dubouloy, 2008 ; Bah, 2009 ; Mahé de Boislandelle, 2009), l'échec entrepreneurial (Shepherd, 2003, 2009 ; Shepherd, Covin, Kuratko, 2008 ; Shepherd, Wiklund, Haynie, 2009) ou celui de projets innovants (Shepherd, Kuratko, 2009), les processus de restructuration et/ou de changement organisationnel (Kets de Vries, Miller, 1985 ; Kets de Vries, Balazs, 1996, 1997 ; Roy, 1997 ; Dubouloy, Fabre, 2002 ; Devine, Reay, Stainton, Collins-Nakai, 2003 ; Zell, 2003 ; Dubouloy, 2005), la perte d'emploi (Archer, Rhodes, 1987, 1993 ; Clot, 1995 ; Brewington, Nassar-MacMillan, Flowers, Furr, 2004 ; Linhart, 2002) ou encore, dans un thème assez proche du précédent, la mort organisationnelle (Sutton, 1987 ; Blau, 2006, 2008 ; Mark, Vansteenkiste, 2008). L'usage de ce concept dans ces différentes situations ne signifie pas, bien évidemment, que tous les acteurs concernés par ces transitions, voire ces bifurcations biographiques les vivent nécessairement à travers une expérience de deuil. Pour autant, on ne peut nier qu'elles puissent parfois être vécues à travers des expériences de crise douloureuse, avec le cortège des émotions² qui les accompagnent, et nécessiter un travail d'élaboration psychique permettant de s'adapter à une nouvelle réalité.

Pour autant, l'analyse de ce vécu de crise à travers la notion de deuil n'est pas neutre sur le plan théorique. En effet, comme nous le verrons plus bas, la notion de deuil est largement consubstantielle à celle de perte. En d'autres termes, la problématique théorique de recherche des auteurs qui utilisent le concept de deuil (et ses théories) dans notre discipline s'articule nécessairement autour de la question de la réaction émotionnelle consécutive à une perte (ou différents niveaux de perte) significative. Or, ce choix théorique mérite d'être questionné et ce, pour au moins deux raisons. Tout d'abord, ce focal ne constitue qu'une échelle d'observation, qu'un angle d'analyse singulier parmi d'autres possibles. Nous ne pouvons ainsi négliger la possibilité et l'intérêt de problématiser ces différentes ruptures sans se focaliser nécessairement sur la question de la perte. La théorie sociologique des transitions ou des bifurcations biographiques fournit, par exemple, une alternative théorique féconde pour

¹ Nous définirons ici une perte significative comme « *the loss of something in a person's life in which the person was emotionally invested* » (Harvey, 2002 : 5).

² Selon Rimé (2005 : 52), on trouve actuellement un important consensus dans la communauté académique pour définir l'émotion comme « *une structure préparée de réponses qui interviennent de façon automatique dans le cours du processus adaptatif* ».

conceptualiser différemment ces différentes formes de ruptures professionnelles et/ou personnelles sans recourir à aux notions de deuil et de perte (voir Cooper, 1990 ; Dupuy, Le Blanc, 2001 ; Grossetti, 2004 ; Denave, 2010 ; Négroni, 2010). Ensuite, même si l'on conserve une échelle d'observation construite autour de la perte, la notion de deuil n'est pas le seul concept pertinent pour penser la question de perte dans le champ professionnel ou autre. C'est sur ce second point que notre article se focalisera. En effet, en reconnaissant le pouvoir théorique de la notion de deuil (1^{ère} partie), nous chercherons à montrer dans quelle mesure la théorie de la préservation des ressources (Hobfoll, 1989, 1998, 2001) peut se présenter comme un prétendant légitime à l'organisation de l'interprétation des effets déstructurant de la perte dans le registre professionnel (2^{ème} partie). Nous tenons à avertir le lecteur que le positionnement de cet article se veut clairement théorique et épistémologique. Les liens avec les terrains de recherche de notre discipline pourront paraître lâches. Ce choix est volontaire et nous l'assumons. En effet, nous pensons que l'application de la psychologie du deuil requiert moins une autre « validation » empirique (dont la littérature ne manque pas) qu'une réflexion sur les conditions d'utilisation de cette « théorie » de notre discipline. Ce point nous paraît faire cruellement défaut sans que, assez étrangement, personne n'y retrouve rien à redire. Or, cette forme de questionnement nous semble une voie nécessaire pour produire des effets de connaissance permettant d'éviter que certains concepts puissent entrer en contrebande dans l'univers savant des gestionnaires.

1. Vertus et limites de l'usage analogique de la notion de deuil

Comme nous l'avons évoqué en introduction, la diffusion importante de la notion de deuil dans de multiples champs de recherche au sein de notre discipline rend difficile la contestation frontale de son pouvoir théorique. Cet engouement doit être rapproché (au moins) de deux points. Le premier est lié à l'élargissement sémantique du deuil. Ce concept, comme nous le verrons plus bas, s'est fortement affranchi de la mort pour se rapprocher, voire se confondre avec la perte (Harvey, 1998, 2002 ; Neimeyer, 2001 ; Parkes, 2006) ou la séparation (Bloom-Feshbach, Bloom-Feshbach, 1987), ce qui lui a ouvert un champ sémantique beaucoup plus vaste. La seconde tient l'inflexion théorique de la psychologie du deuil particulièrement sensible dans la littérature anglo-saxonne (Stroebe, Hansson, Stroebe, Schut, 2001, 2008). Cette dernière s'est largement dégagée de l'ancrage psychodynamique, ou

tout au moins psychanalytique, de cette notion pour la rapprocher des théories du stress³, ce qui la rend sans doute moins suspecte aux yeux de gestionnaires.

Pour commencer notre périple, une question s'impose : Qu'est-ce que le deuil ? Dans la langue française, ce terme tire son étymologie du latin *dolus*, *dolere*, c'est-à-dire « avoir du chagrin », éprouver de la « douleur ». Il désigne à la fois l'affliction, la réaction émotionnelle douloureuse induite par une perte significative, un processus intrapsychique de désinvestissement d'un objet (personne, situation, etc.) irrémédiablement perdu, et un événement de vie (Bacqué, Hanus, 2000 ; Zech, 2006 ; Levillain-Danjou, 2008). La langue anglaise utilise les termes de *bereavement*, *grief* et *mourning* pour démêler l'écheveau de ces différentes significations. En reconnaissant la difficulté d'en fixer des limites sémantiques précises et univoques, Stroebe, Hansson, Stroebe et Schut (2001/a : 6) les définissent comme suit : « *The term bereavement is understood to refer to the objective situation of having lost someone significant (...) usual reaction to bereavement is termed grief, defined as a primarily emotional (affective) reaction to the loss of a loved one through death. It incorporates diverse psychological (cognitive, social-behavioral) and physical (physiological-somatic) manifestations. Sometimes mourning is used interchangeably with grief, particularly among those following the psycho-analytic tradition. Our preference is to define mourning as the social expressions or acts expressive of grief that are shaped by the practices of a given society or cultural group* ».

Cette distinction entre les termes *grief* et *bereavement* est particulièrement précieuse. Elle permet d'éviter certains malentendus sur l'usage de la notion de deuil. Dans notre discipline, il est clair que ce sont la réaction et la confrontation émotionnelles à la perte (« *grief* ») qui sont au cœur des analyses. Dans ces textes, par exemple, Shepherd (2003, 2009) parle de « *grief* » et non de « *bevearement* ». En d'autres termes, les chercheurs en sciences de gestion déplacent le deuil de sa position d'événement de vie pour restituer à la réaction émotionnelle une position centrale dans l'examen du vécu des acteurs organisationnels en vue de comprendre leur ajustement ou leur adaptation à une perte significative. A ce titre, le raisonnement comparatif qui voudrait rapprocher la perte dans le champ professionnel (perte d'emploi, faillite ou transmission) à un décès, ou même évoquer une analogie possible entre ces événements de vie, n'a pas véritablement de sens. Personne ne soutient d'ailleurs

³ Shepherd (2003, 2009) inscrit ainsi clairement ses travaux sur l'application de la notion de deuil dans cette perspective théorique.

sérieusement ce genre de rapprochement (ex. Shepherd, 2003). Face à ces différents types de perte, la seule similitude potentielle se rapporte à la fois aux réactions émotionnelles éprouvées (sans préfigurer de leur « intensité »), au travail d'élaboration psychique nécessaires pour faire face à la perte non désirée d'un « objet » fortement structurant de la vie psychique d'un sujet et aux processus de *coping* qu'il met en place pour s'ajuster à cette perte (Shepherd, 2003 ; Shepherd, Kuratko, 2009). Le raisonnement analogique qui sous-tend cette position théorique n'est pas incongru en soi. Il présente, par exemple, une similitude marquée avec l'analyse des réactions aux événements traumatiques. Sur ce point, certains auteurs proposent de considérer les émotions liées à des situations traumatiques et celles attachées à des situations d'intensité modérée comme un continuum (ex. Janoff-Bulman, 1992 ; Horowitz, 1996). Dans ces deux cas, les réactions sont supposées être identiques, seules leur durée et leur vivacité diffèrent. Toutes choses restant égales par ailleurs, le transfert conceptuel de la psychologie du deuil dans le champ organisationnel s'appuie sur un raisonnement similaire. Il conduit implicitement à accepter le postulat selon lequel des pertes de nature différente sont susceptibles de déclencher des épisodes émotionnels comparables et assimilables à une « réaction de deuil ».

1.1. Les dérives d'une généralisation conceptuelle

A l'image de la résilience (Tisseron, 2005, 2009), ce postulat a conduit à faire du deuil l'une de ces notions dont les virtualités sémantiques permettent de le convoquer à l'envie dans des emplois très généraux. Sans se soucier de l'inconsistance qu'induit ce genre d'inflation conceptuelle, une lecture peu exigeante peut amener à l'utiliser systématiquement dès lors qu'un sujet traverse une expérience de crise ou ressent des affects plus ou moins douloureux consécutifs à un événement de vie ou un changement brutal non désiré (ex. James, Friedman, 2009), c'est-à-dire à dériver de l'analogie théorique vers ce que Bouveresse (1999) appelle la « *métaphore poétique* ». Sa force d'évocation et son pouvoir suggestif peuvent déboucher subrepticement à faire passer au second plan la question de la justification théorique du rapprochement analogique entre des pertes de nature totalement différente au profit d'une montée en épingle des ressemblances les plus superficielles (les émotions).

Les théoriciens du deuil ne sont pas sans responsabilité dans cette généralisation conceptuelle. En l'absence d'une théorie unificatrice, elle apparaît largement légitimée par l'histoire de ce champ de recherche. En effet, à la suite de Freud (1915) et surtout de Klein (1947), une

grande partie de la communauté académique tient pour acquis que le deuil n'est pas exclusivement lié à la mort ou au décès, au point que personne ne prend vraiment la peine de justifier cette extension théorique (Lussier, 2007). Dans son célèbre texte *Deuil et mélancolie*, Freud (1915 : 259) définissait le deuil comme « *la réaction habituelle à la perte d'une personne aimée ou d'une abstraction mise à sa place, la patrie, la liberté, un idéal, etc.* ». De fait, il ne parle pas de mort, mais de perte pouvant se rapporter à des éléments non humains (valeurs, etc.). Le décès ne constitue donc qu'un cas particulier dans un processus d'une toute autre portée aux frontières floues et extensibles à l'envie.

Wortman et Silver (1987) poussent encore plus loin ce raisonnement. Ils proposent ainsi d'inverser le rapport entre la perte et la mort en réduisant cette dernière à une forme singulière de perte irrévocable parmi d'autres événements de vie non désirés (voir également Wortman, Silver, 1989 ; Wortman, Silver, Kessler, 1993). Dans la littérature anglo-saxonne, même chez des spécialistes reconnus, les termes de deuil (« *grief* ») et de perte (« *loss* ») apparaissent ainsi souvent traités de manière simultanée, comme si on parlait de la même chose (ex. Parkes, 2006 ; Kübler-Ross, Kessler, 2005). La notion de perte est même parfois utilisée en lieu et place de celle de deuil ou de mort (ex. Bloom-Feshbach, Bloom-Feshbach, 1987 ; Wortman, Silver, 1989 ; Neimeyer, 2001 ; Wortman, Boerner, 2006). Ce brouillage des frontières sémantiques entre la perte et la mort, qui n'est sans doute pas déconnecté de stratégies éditoriales, a incontestablement donnée à la psychologie de la perte une importance croissante. Elle a conduit cette dernière à « annexer », au moins partiellement, la psychologie du deuil (Harvey, 1998, 2002 ; Neimeyer, 2001), tout en légitimant en creux l'extension de la notion de deuil à d'autres pertes que la mort.

La question de savoir comment se définit cette notion de perte. Fidèle à l'esprit de la théorie de l'attachement de Bowlby, Weiss (1993 : 272) utilise ce terme « *to refer to an event that produces persisting inaccessibility of an emotionally important figure* ». Selon cet auteur, l'expérience de perte peut être liée à des événements différents (décès, éloignement, séparation, etc.), mais elle se réfère nécessairement à une figure d'attachement (donc à un être humain). En élargissant le sens de cette notion, Rosenblatt (1993) précise que la perte d'une personne importante s'accompagne nécessairement d'autres formes de pertes (objets, possessions, etc.) chargées de sens et pouvant intervenir dans la définition et la représentation de soi. Poursuivant cet élargissement sémantique, beaucoup d'auteurs en viennent à estimer que la notion de la perte peut s'appliquer à des événements de vie de nature très différente

(Miller, Omarzu, 1998 ; Harvey, 2002 ; Thompson, 2009) : « *there are two basic types of losses : physical losses, where something tangible has been made unavailable (e.g., death of a spouse), and symbolic losses, there are abstract changes in one's psychological experiences of social interaction (e.g., losing status as a result of job demotion)* » (Miller, Omarzu, 1998 : 6).

Dans ce contexte intellectuel, on comprend mieux pourquoi beaucoup d'auteurs tiennent pour acquis que le deuil puisse s'appliquer à toute perte non désirée d'un « objet d'attachement » induisant un changement permanent, à toutes les séparations, les ruptures ou les pertes de références fondamentales autour desquelles un individu a structuré affectivement les ressorts (profonds) de sa vie psychique (Bacqué, 1992, 2002, 2007 ; Hanus, 1994, 1997 ; Wortman, Silver, Kessler, 1993 ; Fauré, 1995 ; Archer, 1999 ; Parkes, 1996, 2001, 2006 ; Bacqué, Hanus, 2000 ; Keirse, 2005 ; Broca, 2006 ; Cornille, Foriat, Hanus, Séjourné, 2006 ; Zech, 2006). Parkes (1993 : 92) considère ainsi que le deuil (« *grief* ») « *is essentially an emotion that draws us toward something or someone that is missing* ». Archer (1999 : 1) normalise ce rapprochement analogique en ces termes : « *We normally think of grief as occurring in the context of bereavement, the loss of a loved one through death, but a broadly similar reaction can occur when a close relationship is ended through separation, or when a person is forced to give up some aspect of life that was important* ».

Cet élargissement de l'indexation empirique du deuil n'est pourtant pas neutre. Il ouvre la porte à toutes les analogies superficielles, en octroyant à cette notion un pouvoir de catégorisation de phénomènes hétérogènes qu'elle n'a jamais eu à conquérir par la justification théorique. Ainsi, en galvaudant les expressions « travail de deuil » ou encore « faire son deuil » (Hanus, 2006), le deuil, avertit Lussier (2007 : 19), « *tendrait à devenir un état de base du fonctionnement psychique* » laissant à penser que « *nous serions ainsi donc toujours en deuil de quelque chose* ». Les positions de Shepherd (2003), qui tend à interpréter de manière systématique la réponse émotionnelle négative consécutive à un échec entrepreneurial comme une réaction de deuil⁴, ou encore celle de Bah (2009), qui aspire à faire de la « théorie du deuil » le fondement de la construction d'un nouveau cadre d'analyse

⁴ Même si Shepherd (2003) présente le deuil comme un cadre d'analyse utile ou une réponse possible face à l'échec entrepreneurial, sa position est plus ambiguë qu'il n'y paraît. En effet, son modèle distingue des niveaux de deuil (« *level of grief* ») qui tendent à conférer à cette notion un caractère plus « universaliste » qu'il ne l'affirme. De surcroît, il associe implicitement réponse émotionnelle négative à un deuil sans véritablement considérer de positions interprétatives alternatives.

de la période de transition dans la transmission d'entreprise, témoignent de ce genre de dérive. Cet usage incontrôlé de l'analogie peut conduire à ignorer les différences profondes entre des phénomènes pouvant présenter un « air de famille ». La signification affective trop parlante du deuil et sa répétition mécanique risquent ainsi de devenir de véritables pièges théoriques et nourrir des sémantismes flottants qui font la force persuasive de ce que Passeron (2006) appelle les « *interprétations mimétiques* ». Dans ce cas, le degré de déplacement sémantique ou d'extension analogique devient si large que presque plus rien en matière de changement et d'adaptation ne semble pouvoir y échapper (ex. James, Freidman, 2009).

Pourtant, une lecture attentive des « spécialistes » de ce champ suffit à sentir leur tiédeur pour légitimer pleinement cette extension théorique. Concernant l'application du deuil à d'autres pertes que la mort, ils évoquent ainsi la nécessité d'une « *sorte de travail de deuil* » (Cornille, Foriat, Hanus, Séjourné, 2006), des réactions ou des processus similaires (Archer, 1999 ; Parkes, 1996, 2006 ; Zech, 2006), des sentiments analogues (Keirse, 2005), un modèle pouvant servir « *par extension et par métaphore* » (Bourgeois, 2003) ou, dans une position plus critique, un « *amalgame* » entre les pertes de différente nature (Raimbault, 2007). Pour les pertes sociales et culturelles (éléments significatifs du statut social, etc.), Bacqué (2007) considère que ces états s'apparentent plus, en fait, à des séparations qu'à des deuils. Cette prudence théorique nous rappelle que les recherches sur le deuil, même dans leurs développements les plus récents (Stroebe, Hansson, Stroebe, Schut, 2001, 2008), se rapportent exclusivement au décès qui reste, par rapport à la problématique de la perte, l'objet où les recherches empiriques sont les plus rigoureuses (Wortman, Silver, 1989).

Cette extension questionne également le référent théorique sur lequel elle s'appuie et qui pourrait la légitimer. Or, ce point particulièrement épineux est le plus souvent passé sous silence. En effet, la lecture de certains travaux en gestion laissent à penser que la psychologie du deuil reverrait, bon gré mal gré, à une théorie globalement unifiée (voire unitaire) ou synthétique autour de quelques auteurs majeurs. Or, il n'en est rien, bien au contraire. La psychologie du deuil apparaît très éclatée, tiraillée entre de multiples écoles et courants de pensée irréductibles dont aucun ne peut revendiquer un monopole d'intelligibilité théorique et entre lesquels il est parfois bien difficile de repérer les traits généraux de ce corpus théorique qu'est la psychologie du deuil (cf. tableau 1.0).

Tableau 1.0 : Bases conceptuelles et modèles théoriques de la psychologie du deuil

Auteurs	Bases conceptuelles et modèles théoriques
Parkes (1998)	Théorie du stress et de la crise, théorie psychanalytique, théorie de l'attachement et théorie des transitions psycho-sociales
Bonanmo & Kaltman (1999)	Cognitive stress theory, attachment theory, the social-functional account of emotion, and trauma theory
Stroebe & Schut (2001)	Psychoanalytic theory, attachment theory, psychosocial transitions theory, and two-track model.
Bacqué (2002)	Théorie psychanalytique, théorie de l'attachement, théorie comportementale et modèle de « l'impuissance acquise »
Bourgeois (2003)	Théories psychanalytiques, de l'attachement, éthologiques, modèle biomédical, théories cognitives du stress, modèle cognitif expérientiel de la psychologie du Soi, modèle de transitions psychosociales, du constructivisme social et culturaliste
Zech (2006)	Théorie de l'attachement et théories cognitives du stress
Lussier (2007)	Théories psychanalytiques, de l'attachement et des transitions psychosociales

On le voit bien, l'unité n'est pas ce qui caractérise ce champ théorique. Ainsi, par exemple, entre les approches psychanalytiques (voir Lussier, 2007) et comportementales (Brasted, Callahan, 1984), les divergences apparaissent plus que marquées. En fait, quand on parle du deuil, il ne faut pas perdre de vue que les différentes théories ne le conceptualisent pas de la même manière. Par exemple, pour Freud (1915), le deuil procède à la fois de la perte d'un choix objectal (objet investi comme autre que soi et comme source de satisfactions pulsionnelles) et d'un investissement narcissique (objet investi comme une partie de soi-même ou comme support projectif de l'amour que le sujet se porte à lui-même) ; perte qui nécessite de déplacer les investissements de l'objet perdu vers un autre. La psychologie dynamique insiste ainsi largement sur la nature en grande partie inconsciente du travail psychique lié au processus de deuil (ex. Hanus, 1994, 2001). En cohérence avec sa théorie de l'attachement, Bowlby (1980) l'appréhende plutôt comme une forme d'anxiété ou d'angoisse de séparation qui résulte de la rupture et/ou de la perte d'un lien à une figure d'attachement significative. La théorie des transitions psycho-sociales se focalise sur la nécessité de remaniement des modes de représentation du monde, des représentations de soi, des éléments du *Self* et des rôles associés à la perte (Parkes, 1993, 1996). Au risque de réduire le deuil à un stressor comme un autre, les théories cognitives du stress le comprennent comme un événement négatif, une transaction stressante dont l'évaluation impose un recours excessif aux ressources dont une personne dispose et qui souvent dépasse ses capacités à faire face à cette perte irrévocable (ex. Lazarus, Folkman, 1984 ; Lazarus, 1999). Derrière ces controverses théoriques sur la conceptualisation même de la notion de deuil se profilent

également des conceptions différentes des stratégies et processus de *coping*⁵ face à la perte. Stroebe et Schut (2001) montrent ainsi que les modèles de *coping* à la perte sont nombreux et sous-tendent des principes d'adaptation très différents. Ces auteurs classifient les approches théoriques proposées pour expliquer ces « processus d'ajustement » en quatre catégories regroupant elles-mêmes des paradigmes différents : (a) *general stress and trauma theories* (b) *general theories of grief* (c) *models of coping specific to bereavement* (d) *integrative models of coping with bereavement*.

Ce rapide survol de la littérature suffit à nous montrer qu'il n'existe de consensus ni sur le nombre de théories explicatives du processus de confrontation et d'adaptation à la perte, ni (surtout) sur l'appréciation relative du pouvoir théorique respectif des différents paradigmes. Ainsi, certains travaux s'intéressent à l'étude de la perte et de ses conséquences, d'autres à l'attachement qui précède la perte, d'autres, encore, à l'étude d'autres types de traumatismes psychologiques (Parkes, 2001). Comme le notent Stroebe, Hansson, Schut et Stroebe (2008/b : 578), « *different theories address different phenomena, and on different levels of analysis* ». Face à cette mosaïque, il faut reconnaître qu'il n'est pas toujours aisé d'apprécier le positionnement théorique des gestionnaires qui n'hésitent pas parfois à accoler des éclairages théoriques hétéroclites, à assembler dans un bric-à-brac interprétatif des concepts issus d'écoles de pensée et paradigmes largement irréductibles.

1.2. La légitimité du transfert conceptuel

En vertu de l'importance du raisonnement analogique à la fois dans la pensée du sens commun (Lakoff, Johnson, 1985) et savante (Lahire, 2005 ; Passeron, 2006), la question est de savoir si ce transfert conceptuel peut se justifier. Sa légitimation nécessite au moins de s'interroger sur le postulat qui le fonde et sur le corpus théorique auquel on peut se référer pour lui donner une assise théorique consistante. Cette double exigence apparaît indispensable pour proposer une analogie contrôlée susceptible de spécifier les contours de cette interprétation comparative avec un minimum d'exactitude.

⁵ Les stratégies de *coping* « désignent l'ensemble des comportements et des cognitions qu'un individu interpose entre lui et un événement perçu comme menaçant en vue de maîtriser, tolérer ou diminuer l'impact de celui-ci sur son bien-être physique et psychologique » (Luminet, 2008 : 47). Parfois (mal) traduit par les termes d'ajustement ou d'adaptation, cette notion signifie littéralement faire face ou affronter un problème.

Concernant le postulat, les théoriciens admettent très largement qu'une « réaction de deuil » tient moins aux caractéristiques « objectives » de l'objet perdu (que celui-ci soit concret ou abstrait, imaginaire ou réel) qu'à la nature et au sens de la relation qui l'unissait à celui qui l'a perdu (Harvey, 2002 ; Zech, 2006 ; Thompson, 2009). C'est la signification bouleversante de cette perte et l'intensité émotionnelle pouvant lui être associée qui permettent de déceler ce qui apparaît comme un point commun à tous les processus d'adaptation à des pertes significatives, à savoir la nécessité d'un « *travail d'intégration psychique* » (Bacqué, 2007) ou de la mise en place de stratégies de *coping* (Stroebe, Hansson, Stroebe, Schut, 2001) pour faire face ou s'adapter à une nouvelle réalité (Wortman, Silver, Kessler, 1993). En d'autres termes, c'est l'investissement émotionnel du lien ou de la relation d'objet qui explique la survenue d'une réaction de deuil. C'est pourquoi, l'attachement⁶, ou tout au moins la nature du lien ou de la relation, constitue un organisateur théorique central dans l'interprétation d'une réaction de deuil (Fraley, Shaver, 1999 ; Mikulincer, Shaver, 2008). Pour traduire cette consubstantialité, Parkes (1996) considère que la définition méthodologique de la notion de « perte » est indissociable de celle d'attachement. Certains auteurs vont même jusqu'à définir l'attachement « *in terms of the likelihood that a person would grieve intensely following the loss of a particular relationship* » (Shaver, Tancredy, 2001 : 76).

La justification théorique de ce transfert conceptuel apparaît plus délicate. Certes, on peut toujours s'appuyer sur la plasticité sémantique et théorique de la notion d'attachement pour le légitimer (ex. Collins, Guichard, Ford, Feeney, 2004). Il est vrai, par exemple, que l'attachement du cédant à son entreprise reste un thème classique dans la théorie de la transmission d'entreprise⁷ (Wasserman, 2003 ; Sharma, Irving, 2005 ; Leaptrott, McDonald, 2008 ; Zellweger, Astrachan, 2008 ; Cadieux, Brouard, 2009). Il permettrait a priori de comprendre leurs difficultés d'adaptation émotionnelle et justifier ainsi l'usage théorique de la notion de deuil. Mais les choses ne sont pas si simples. On le sait, la théorie de l'attachement est inséparable des travaux de Bowlby (1969, 1974, 1980) et reste, aujourd'hui encore, un paradigme central dans la théorie du deuil (Bonnato, Kaltman, 1999 ; Bourgeois, 2003 ;

⁶ Cette notion peut se définir comme « l'idée d'un lien affectif très fort, à des situations, états, signes, et finalement objets, lien par le moyen duquel le sujet accède au sentiment d'une existence propre » (Bianchi, 1989 : 33). Miljkovitch (2001) précise toutefois qu'il est bien difficile de déterminer tout ce qu'englobe ce concept assez flou. Shaver et Tancredy (2001 : 77) précisent également que « *we do not really know, in depth, what « attachment » means* ».

⁷ Dans les sciences administratives, cette notion est également utilisée dans d'autres champs de recherche, comme la théorie du comportement du consommateur (attachement à la marque, etc.) ou encore l'analyse organisationnelle (attachement organisationnel).

Wortman, Boerner, 2006 ; Zech, 2006). Mais, Bowlby, tout comme ses successeurs (Cassidy, Shaver, 1999 ; Milikowitch, 2001 ; Guedeney, Guedeney, 2002), a construit ce concept exclusivement à partir de l'étude des relations entre êtres humains. Cette contextualisation théorique à la fois précise et étroite conduit Parkes (2006 : 30) à considérer que l'analyse des pertes autres que le décès requiert « *a different explanation to attachment theory, which only explains the reaction to separation from people* ». Weiss (2008 : 38) adopte une position tout à fait comparable sur le fond : « *It can seem a stretch to talk about an affectional bond or attachment (in the Bowlby sense) to a home or to job. In these instances, it seems preferable to talk about the loss of the fundamental yet taken-for-granted aspects of one's life* ». Cet avertissement de deux des auteurs majeurs de ce champ de recherche n'est pas anecdotique. Il se justifie au regard des exigences de cohérence théorique des schémas interprétatifs proposés.

D'un autre côté, la notion de deuil constitue un objet d'investigation ancré dans une longue tradition de recherche qualitative et quantitative (Neimeyer, Hogan, 2001 ; Bourgeois, 2006). En effet, depuis les réflexions des fondateurs de la psychanalyse comme Freud (1915), Abraham (1920) et Klein (1947) ou encore les travaux d'Adler (1943) et de Lindemann (1944), elle est, comme nous l'avons vu plus haut, au centre d'une vaste littérature tiraillée, voire éclatée, entre de multiples paradigmes qui, sans véritablement se cumuler ou se prolonger, proposent un ensemble d'intelligibilités partielles porteuses d'orientations de recherche (Shackleton, 1984 ; Archer, 1999 ; Bonnato, Kaltman, 1999 ; Stroebe, Hansson, Stroebe, Schut, 2001, 2008 ; Bacqué, 2002 ; Bourgeois, 2003 ; Wortman, Boerner, 2006 ; Zech, 2006). Dans cette mosaïque, sans préfigurer ici de la possibilité pour d'autres théories de légitimer ce transfert (voir Shepherd, 2003, 2009), la théorie des transitions psychosociales de Parkes (1993, 1996, 2006) permet de lui donner une assise théorique.

L'idée générale de cette théorie est qu'une perte importante conduit à remettre en cause les représentations ou conceptions internes du monde que les sujets utilisent pour percevoir la réalité et projeter leur comportement. La déstructuration de ces constructions socio-cognitives, qui tendent à devenir des habitudes de pensée et de conduite pratiquement automatiques, conduit les personnes à éprouver un vif sentiment d'insécurité qui les amènent à devoir s'engager dans un processus de transformation de leur monde intérieur (appelé « travail de deuil » par Parkes). Le deuil et la perte sont alors appréhendés en termes de modifications psychosociales douloureuses de différente nature (« *the empirical Self* », « *the social Self* », « *the roles* », « *identification with the lost object* », etc.). Nécessitant du temps

pour être assumées, celles-ci exigent des changements intérieurs (projets, conceptions du monde, etc.) qui risquent de ne jamais être achevés. Pour Parkes (1993 : 93), ces transitions se définissent par trois critères : « *(1) require people to undertake a major revision of their assumptions about the world, (2) are lasting in their implications rather than transient, and (3) take place over a relatively short period of time so there is little opportunity to preparation* ». Sans être spécifique au phénomène de deuil, cette délimitation sémantique des implications psychosociales permet de circonscrire les situations pour lesquels l'analogie avec le deuil peut être parlante et théoriquement fondée. En expliquant certains aspects de la réaction à la perte qui échappe à l'alternative de l'esprit individuel et des phénomènes collectifs, Parkes pointe ainsi l'existence d'indices susceptibles de rendre acceptable une transposition conceptuelle de la notion de deuil dans d'autres champs empiriques.

En résumé, l'application de la notion de deuil à la perte dans le champ professionnel ne nous semble pas rentrer pas dans la catégorie de métaphores machinales simplement évocatrices. En effet, le travail est une activité qui mobilise en profondeur la subjectivité des acteurs organisationnels tout en restant associé à des enjeux socio-psychiques fortement structurant et clairement identifiés dans les sciences sociales (enjeux d'intégration et de reconnaissance sociales, identitaires, narcissiques, fantasmatiques, etc.) (ex. Clot, 2006 ; Lallement, 2007 ; Fouad, Bynner, 2008). Cette caractéristique consacre la portée empirique du raisonnement analogique et la consistance de l'interprétation comparative en faisant de la notion du deuil un prétendant légitime à l'organisation de l'interprétation des réactions émotionnelles vécues par les personnes déstabilisées par la perte de leur « travail ». Elle valide le pouvoir théorique de l'analogie dès lors que le questionnement empirique porte sur le lien de sens reliant l'individu à son « travail » (comme le sous-tend les notions d'attachement et de transition psychosociale) sans se laisser fasciner par l'expression des réactions affectives : « *How a person feels and reacts on becoming bereaved is dependent on the meaning that is assigned to the loss* », nous disent Stroebe et Schut (2001 : 56).

Ce point nous paraît très important. En effet, l'usage analogique incontrôlé du deuil tient en partie à la facilité intellectuelle qui associe, dans un rapport aussi réducteur que simplificateur, les expressions émotionnelles de la souffrance psychologique au processus de deuil : « *Grief is typically a highly emotionally distressing experience, and at a superficial level appears to share features with specific emotions, most notably sadness* », nous avertit Bonanno (2001 : 494). Pour Bonanno (2001), cette superposition est contestable pour quatre raisons :

différence de temporalité entre émotion et deuil, diversité des émotions éprouvées dans le processus de deuil, le deuil et l'émotion sont associés à différents types de structures de sens sous-jacentes et, enfin, elles procèdent de différentes réponses en termes de *coping*. Nous pourrions en ajouter deux autres raisons. Tout d'abord, la tentation de voir dans les émotions, dans leurs réponses physiologiques, comportementales-expressives et cognitives-expérientielles (Luminet, 2008), la preuve de l'événement qui serait à leur origine peut conduire à nier la multiplicité et la complexité des causes possibles d'une émotion (Tisseron, 2005). Ensuite, comme nous le rappelle Lussier (2007 : 224), dans le deuil, les affects constituent « *l'élément le moins spécifique, même si, dans un premier temps, c'est le plus bruyant et le plus visible* ». En fait, les réactions émotionnelles, que l'on retrouve dans le deuil, sont largement communes à tous les processus adaptatifs consécutifs à des ruptures de continuité dans l'interaction individu-milieu, et apparaissent, par exemple, clairement identifiées dans les théories du stress (Lazarus, 1991 ; Aldwin, 1994 ; Horowitz, 1996 ; Graziani, Swendsen, 2005 ; Stora, 2009) ou encore dans la psychologie des transitions de vie (Cooper, 1990 ; Dupuy, Le Blanc, 2001). Leur expression est en quelque sorte indissociable de la vocation des émotions qui sont des « *fundamental adptationnal resources* » (Lazarus, 1991/a : 820). En suivant Rimé (2005), celles-ci ont justement pour but d'assurer temporairement l'adaptation de façon automatique dans les phases de transition et les circonstances d'urgence « *jusqu'au moment où l'individu sera en mesure de concevoir, d'élaborer et de mettre à exécution un nouveau plan* » (Rimé, 2005 : 77).

En d'autres termes, l'association affects douloureux/deuil reviendrait tout simplement à oublier que toute adaptation à un changement déstructurant, toute rupture d'équilibre peut potentiellement susciter des expressions émotionnelles, activer des mécanismes de défense dont l'expression ambiguë de « résistance au changement » cherche à rendre compte, au moins partiellement. Par exemple, les ruptures et les crises, et le cortège d'affects qui les entourent, sont des thèmes classiques dans la théorie de l'identité sans pour autant que l'on ait besoin d'évoquer la notion de deuil (voir Erikson, 1972 ; Houde, 1991 ; Millet-Bartoli, 2002 ; Marc, 2005 ; Mucchielli, 2009). La vulgarisation du modèle des stades, qui analyse le processus de deuil à travers une succession d'étapes dont le nombre et les intitulés varient selon les auteurs (Bowlby, 1980 ; Zissok, 1987 ; Bacqué, 1992, 1997 ; Hanus, 1994 ; Hanus, Bacqué, 2000 ; Bourgeois, 2003 ; Keirse, 2005 ; Kübler-Ross, Kessler, 2005), a certainement favorisé cette dilution du sens savant de ce terme. En oubliant qu'il n'avait dans l'esprit de leur fondateur qu'une vocation idéal-typique n'ayant aucune finalité normative de description

d'un déroulement linéaire d'étapes prescrites (Shuchter, Zisook, 1993 ; Weiss, 2008), ce modèle sous-tend une orientation exclusive pour faire face à la perte, à savoir une stratégie de *coping* centrée exclusivement sur les émotions et leur expression. Or, cette orientation théorique n'a aucun monopole de l'intelligibilité. En effet, les réactions émotionnelles et les processus de régulation émotionnelle face à la perte apparaissent largement contingents selon les individus (personnalité, style d'attachement, etc.), les causes et les circonstances de la perte. En d'autres termes, ils nécessitent toujours de considérer l'interaction entre facteurs dispositionnels et situationnels (Wortman, Silver, 1989, 2001 ; Stroebe, Stroebe, 1991 ; Bonanno, Kaltman, 2001 ; Bonanno, 2004 ; Stroebe, Schut, Stroebe, 2005).

A ce stade de notre exposé, la question qui se pose est de savoir si la perte dans le champ professionnel ne peut pas être pensée par d'autres concepts que le deuil. Ce questionnement est important pour éviter que cette métaphore théorique féconde ne soit entraînée sur la pente glissante du réalisme conceptuel conduisant à oublier progressivement le mode de raisonnement qui la fonde. En effet, comme le rappelle Passeron (1996 : 98), les théories analogiques « *conduisent à penser paresseusement qu'une comparaison, qui éclaire quelques observations par le rapprochement de quelques traits, pourrait s'immobiliser dans un sens conceptuel définitif, enfermé dans un modèle analogique particulier, universellement et intrinsèquement descriptif, quels que soient les observations, les corpus, et les séries* ». Sur ce point, nous chercherons à montrer dans la prochaine partie dans quelle mesure la théorie de la préservation des ressources (désormais TPR) présente une alternative théorique intéressante pour penser la perte dans le champ professionnel.

2. La théorie de la préservation des ressources

Destinée à comprendre les réponses des individus ou des groupes confrontés à des situations de stress général ou traumatique (Monnier, Cameron, Hobfoll, Gribble, 2002), Hobfoll (1989, 1998) présente la TPR comme une théorie du stress alternative aux théories biologiques (Selye, 1950), cognitives ou transactionnelles (ex. Lazarus, Folkman, 1984). Il situe la TPR dans le courant des « *resource-based theories of stress* » (Hobfoll, 2001). Pour ce qui nous intéresse, nous centrerons notre présentation sur les principes centraux de cette théorie, à savoir la tendance des individus à protéger et développer leurs ressources et la primauté socialement construite des pertes dans la compréhension des réactions des stress.

2.1. La protection et le développement des ressources

Hobfoll (1989, 1998) considère que les théories du stress sous-estiment l'un des moteurs essentiels de l'action humaine, à savoir la tendance des individus à chercher activement à créer un monde qui leur apporte du plaisir et de la réussite. Cette disposition les conduirait à conserver, protéger et obtenir les ressources qu'ils valorisent en vue, notamment, d'assurer directement, indirectement ou symboliquement leur propre survie. Pour ce faire, ils mettent en place des stratégies de *coping* non seulement réactives, mais surtout proactives marquant leur position d'acteur par rapport à leur vie, aux obstacles auxquels ils se heurtent ou encore la « gestion » de leurs ressources : « *individuals not only do not necessarily wait for stress and tragedy occur, but actively set about positioning themselves and their resources in an advantageous position* » (Hobfoll, 2001 : 352). Selon Hobfoll, la réaction de stress se déclenche lorsque les acteurs sociaux doivent faire face à des circonstances dans lesquelles ils sont confrontés à une perte ou une menace de perte significative de ressources. Il fait ainsi de la perte, et de la relation à celle-ci, un principe de base de sa théorie : « *The basic tenet of COR theory is that individuals strive to obtain, retain, protect, and foster those things that they value* » (Hobfoll, 2001 : 341).

La définition du stress qu'il propose est directement liée à cette conception théorique : « *Psychological stress is defined as a reaction to environment in which there is (a) the threat of a net loss of resources, (b) the net loss of resources, or (c) a lack of resource gain following the investment of resources* » (Hobfoll, 1989 : 516). Il avance une définition assez proche dans son ouvrage (Hobfoll, 1998 : 45-46) : « *Stress is predicted to occur as a result of circumstances that represent (1) a threat of resource loss, or (2) actual loss of resources required to sustain the individual-nested-in, family-nested-in social organization. In addition, because people will invest what they value to gain further, stress is predicted to occur (3) when individuals do not receive reasonable gain for themselves or social group following resource investment, this itself being an instance of loss* ».

Pour cet auteur, les ressources correspondent à ce que les gens valorisent et qui leur permet d'obtenir et de protéger ce qu'ils apprécient. « *Resources include the objects, conditions, personal characteristics, and energies that are either themselves valued for survival, directly and indirectly, or that serve as a means of achieving these resources* » (Hobfoll, 1998 : 45). Pour Hobfoll, la signification et la valeur de ces ressources sont des construits socio-

culturels au regard desquels l'évaluation idiosyncratique ne joue d'un rôle somme toute assez secondaire : « *Resources are not individually determined, but are both transcultural and products of any given culture* » (Hobfoll, 2001 : 341). L'auteur identifie trois modèles de classification des ressources. Nous centrerons notre propos sur celui qui reste le plus cité et qui propose certainement les catégories descriptives les plus précises⁸.

Dans cette classification structurale, Hobfoll (1989, 1998) distingue soixante quatorze ressources (dont la validité se comprend par rapport au contexte occidental) qu'il regroupe en quatre catégories principales intimement liées à la survie des acteurs sociaux dans un système social donné, à savoir : (1) leurs ressources personnelles (« *personal resources* ») incluant à la fois les compétences personnelles (capacité de leadership, assertivité, etc.) et les traits personnels (estime de soi, *locus of control*, etc.), (2) leurs objets ou possessions caractérisés par une matérialité et directement liés au statut socio-économique (« *object resources* » - ex. voiture, maison, etc.) (3) leurs conditions de vie (« *condition resources* ») acquises ou héritées qui permettent de posséder d'autres ressources ou d'en faciliter leur accès (ex. sécurité financière, stabilité professionnelle et familiale, etc.) et (4) les ressources énergétiques (« *energy resources* ») qui tirent leur valeur de leur capacité à échanger des ressources dans les trois autres catégories (ex. argent, connaissance, soutien social, implications dans des organisations, etc.). On comprend aisément que les pertes dans le champ professionnel puissent correspondre, à des degrés variables, aux différentes catégories proposées par Hobfoll qui couvrent un spectre assez large. Contrairement à ce que l'on observe dans la psychologie du deuil, Hobfoll reconnaît toutefois que cette classification se fonde moins sur une justification théorique que sur une distinction de types de ressources qui ne rend pas toujours aisée leur répartition précise dans l'une ou l'autre des catégories. Chez Hobfoll, cet effort de catégorisation descriptive des ressources a pour corollaire l'importance centrale de leur perte pour expliquer les réactions de stress.

2.2. La primauté des pertes

⁸ La première classification est articulée autour du concept du Soi (self) et revient à distinguer les ressources internes (possédées par le Soi ou en relation avec lui) des ressources externes (extérieures au Soi). Une autre catégorisation se fonde sur la capacité des différentes ressources à assurer la survie. Hobfoll (1998) distingue ainsi les ressources primaires (contribuant directement à la survie), secondaires (contribuant indirectement aux ressources primaires) et tertiaires (symboliquement reliées aux ressources primaires et secondaires).

En effet, dans la TPR, la notion de perte apparaît, comme dans la psychologie du deuil, fondamentale. Qu'elle soit effective ou potentielle (menace de perte), elle reste l'élément principal de déclenchement des réactions de stress (Hobfoll, 2001) : « *Stress occurs when resources are lost or threatened* » (Hobfoll, 1998 : 74). A travers ce postulat, Hobfoll s'inscrit en résonance avec beaucoup de travaux sur le stress pour lesquels la perte, notamment lorsqu'elle n'est pas souhaitée, est un facteur essentiel de stress psychologique (ex. Aldwin, 1994 ; Horowitz, 1996 ; Lazarus, 1999). Toutes choses restant égales, la perte de ressources se retrouve, avec des différences sensibles dans la sémantique utilisée et les échelles d'observation mobilisées, dans la psychologie du deuil : « *Le problème du deuil est, par définition, celui du travail psychique imposé par une perte d'objet* », nous dit Bégoïn (1994 : 33). Cette notion de perte d'objet ne doit pas être prise dans un sens trop étroit. Car la perte ne se limite pas à l'objet à proprement parlé ou à sa représentation (objet internalisé). Elle s'étend, selon la nature de l'investissement, au sens (de la vie, etc.), à l'identité ou aux éléments du Soi, au narcissisme (objet investi comme une partie de soi-même ou comme support de l'amour que le sujet se porte à lui-même), aux rôles, aux liens, supports, soutiens relationnels et sociaux, aux habitudes de vie et de pensée, aux ressources économiques et financières, etc. (voir Parkes, 1993, 1996, 2006 ; Archer, 1999 ; Hanus, 1994 ; Neimeyer, 2001 ; Bacqué, 2002 ; Zech, 2006 ; Weiss, 2008), bref elle se rapporte à la perte d'un « *petit bout de soi* » (Allouch, 1995). Ainsi, malgré la variation des échelles de contexte et des modes de construction scientifique des objets, cet intérêt commun pour la perte légitime le rapprochement théorique entre ces deux corpus théoriques, comme l'atteste d'ailleurs l'influence croissante qu'a pris le concept de stress dans la psychologie du deuil (Wortman, Silver, 1989 ; Bonanno, Kaltman, 1999 ; Stroebe, Hanson, Stroebe, Schut, 2001).

Revenons-en à la TPR. Admettant l'hypothèse selon laquelle les événements négatifs provoquent des réponses psycho-émotionnelles plus marquées que les événements positifs et neutres (Taylor, 1991), Hobfoll considère que, en quantités égales, la perte de ressources a un impact négatif plus fort comparativement à l'impact positif de leur gain : « *resource loss is disproportionately more salient than resource gain* » (Hobfoll, 1998 : 62). Il écrit plus loin : « *People place more weight on loss than gain and are more motivated to protect against loss than to obtain gain* » (Hobfoll, 1998 : 169). Il reconnaît toutefois la difficulté à mesurer cette différence d'impact. Il n'en postule pas moins qu'elle est significative (« *significant* »). Il s'appuie en fait sur différents courants théoriques (théorie du stress, théorie du deuil, etc.) pour légitimer cette position. En fait, dans la TPR, les pertes sont importantes à deux niveaux.

D'une part, les ressources ont une valeur instrumentale pour les personnes. D'autre part, elles possèdent une valeur symbolique qui aide les gens à se définir.

Une autre originalité de la TPR concerne l'interprétation socio-cognitive de l'évaluation des événements ou des confrontations stressantes. Car, pour Hobfoll (1998 : 51), le stress est largement déterminé culturellement « *because many of the major demands placed on people have a social context, and culture is largely a social phenomenon* ». Si les approches cognitives du stress privilégient une évaluation individualisante des enjeux et des capacités d'un sujet à contrôler une confrontation à une situation stressante (ex. Lazarus, Folkman, 1984 ; Lazarus, 1999), Hobfoll (1998) estime donc que cette évaluation doit prendre en compte l'influence du contexte social et culturel pouvant se situer à différents niveaux d'analyse (micro, méso et macro) : « *appraisals are embedded in the social context in which individuals find themselves, and that the idiographic aspects of appraisal are secondary to biological and overlearned automatic processes, on one hand, and socio-cultural processes, on the other hand* » (Hobfoll, 2001 : 341). Pour cet auteur, la valeur des ressources est profondément enracinée dans des significations sociales qui influenceront la manière dont un acteur social évalue et interprète la portée, pour son bien-être, d'un événement. Par conséquent, pour Hobfoll (1998 : 45), « *it is (...) necessary to delimit the range of resources to be resources that are valued by a broad class of individuals and that are seen as highly salient for people in general as well as the self* ».

En d'autres termes, les opérations perceptivo-cognitives d'évaluation des pertes et des gains apparaissent étroitement liées à des représentations sociales, c'est-à-dire à des formes de connaissance socialement élaborées et partagées par des groupes sociaux donnés, concourant à la construction d'une réalité commune à ces ensembles sociaux (Jodelet, 1989) : « *Cultures will nevertheless foster certain resources in preference to others. Resource priorities emerge that reflect the sociocultural fabric as it exists (...) social context creates and preserves the particular combination of resources that will serve individuals and groups' goal attainment* » (Hobfoll, 1998 : 47-48). Ce sont donc les structures sociales qui délimitent les circonstances et agissent comme des facteurs de stress, « *because they create the conditions within which acquisition, protection, and maintenance of socially linked resources operate* » (Hobfoll, 1998 : 49). Dans la manière dont l'individu construit le sens de son expérience, Hobfoll ne néglige pas pour autant le rôle des réponses cognitives idiosyncrasiques telles qu'elles sont analysées dans les théories cognitives du stress, pas plus que les apports des théories

biologiques (voir Graziani, Swendsen, 2005). Face à l'aporie classique entre holisme et individualisme, il pointe simplement l'intervention signifiante et structurante des valeurs, des codes collectifs et des contraintes sociales dans la compréhension contextualisée des réactions de stress. A ce titre, le pouvoir explicatif des variables sociales lui paraît plus significatif que les différences individuelles⁹.

Bien que la perte des ressources puisse être stressante, la TPR suggère que les acteurs sociaux peuvent utiliser d'autres ressources pour remplacer ou compenser une perte nette (« *net loss* ») selon un principe d'investissement (Hobfoll, 2001). Ainsi, les gains de ressources ne sauraient être négligés et ce, pour plusieurs raisons. Tout d'abord, l'incapacité pour un individu d'obtenir les ressources qu'il escompte est susceptible de déclencher chez lui une réaction de stress : « *Stress is predicted to occur when individuals do not receive reasonable gain following resource investment, this itself being an instance of loss* » (Hobfoll, 1998 : 55). Ensuite, les gains de ressources apparaissent particulièrement importants dans un contexte d'enchaînement de pertes. En fait, la sensibilité ou la vulnérabilité à la perte dépendrait de la « quantité » de ressources possédées par les individus ou les groupes : « *those with greater resources are less vulnerable to resource loss and more capable of orchestrating resource gain. Conversely, those with fewer resources are more vulnerable to resource loss and less capable of achieving resource gain* » (Hobfoll, 1998 : 80). Ainsi, les personnes qui manquent de ressources sont susceptibles d'adopter des positions défensives pour les conserver. Elles apparaissent également plus vulnérables aux pertes subséquentes et disposent d'une moindre capacité de résistance au stress en vue de compenser le processus de perte. Les spirales de perte (« *loss spirals* ») s'expliquent par un effet d'agrégation ou d'amplification des pertes et par l'incapacité des ressources disponibles à compenser une perte : « *If resources are used to prevent loss of other resources, such loss would predicted to lead to further decreases in the likelihood of possessing necessary resource reserves* » (Hobfoll, 1989 : 519). Cette spirale est en fait liée à l'interdépendance des ressources. En effet, pour Hobfoll, les ressources ne sont pas indépendantes les unes des autres, mais sont, au contraire, étroitement reliées entre elles. A l'inverse de la spirale des pertes, un capital ressources important a, non seulement un effet

⁹ Hobfoll (2001 : 359) considère en fait que l'évaluation d'une transaction stressante peut être plus ou moins idiosyncratique ou socioculturelle selon certains paramètres comme la nature des stressors (ambigus ou non ambigus) ou encore les circonstances objectives de la perte. Il propose ainsi le concept de « *resource caravans* » (Hobfoll, 1998) pour suggérer que les variables démographiques et sociales (âge, genre, ethnicité, etc.) peuvent fournir un *background* de ressources potentielles qui contribue à faciliter le *coping* et l'adaptation individuelle.

protecteur face aux risques de pertes possibles (donc face aux événements stressants), mais il augmente aussi la probabilité pour un sujet de pouvoir développer son capital.

Initialement basée sur des recherches dans le champ de la psychologie communautaire (*community psychology*) et des situations de stress post-traumatiques (guerres, catastrophes naturelles), la TPR s'affirme, depuis le milieu des années 90, comme un cadre conceptuel de référence dans les recherches sur le *burnout* et le stress au travail (Hobfoll, Freedy, 1993 ; Hobfoll, 2001 ; Lee, Ashforth, 1996 ; Ito, Brotheridge, 2003 ; Truchot, 2004 ; Wright, Hobfoll, 2004). Pour la question qui nous intéresse, elle possède potentiellement un pouvoir théorique intéressant. En effet, une vaste littérature a largement montré que l'échec entrepreneurial, la transmission d'entreprise ou encore la perte d'emploi (cf. supra) s'accompagne d'une perte massive de ressources, dont l'expression métaphorique tout à fait parlante de Linhart (2002), « *la perte de soi* », traduit bien le périmètre et l'amplitude. La nature sociale de ces pertes, et donc de leur évaluation, renforce la fécondité théorique de la TPR qui propose une alternative moins individualisante de l'évaluation de la valeur des ressources, et donc des pertes afférentes.

Il est indéniable que la TPR et la psychologie du deuil restent marquées par des enracinements théoriques et épistémologiques irréductibles et ancrés dans une historicité disciplinaire particulière. Mais les interrelations entre disciplines au sein des sciences sociales et humaines sont si larges et complexes que tout découpage est partiellement arbitraire (Berthelot, 2001). La frontière entre ces deux corpus apparaît ainsi poreuse à plusieurs endroits. Tout d'abord, ils s'intéressent tous deux à l'impact cognitif et émotionnel de la perte. Sur ce point, la TPR conduit à déplacer le stress de sa position de concept descriptif pour donner à la notion de ressource une position centrale dans l'examen des réactions aux événements de vie positifs ou négatifs : « *We would not speak of negative life events or positive life events, but the extent to which resources were lost and gained in the process* » (Hobfoll, 1998 : 66). Ensuite, au-delà de leur marquage disciplinaire indéniable, ces deux champs théoriques présentent des zones de convergence. Ainsi, les développements récents de la littérature montrent que l'ajustement du deuil trouve un ancrage conceptuel marqué dans la théorie du stress, et notamment sa conception du *coping* (voir Stroebe, Hansson, Stroebe, Schut, 2001, 2008 ; Zech, 2006). Dans l'autre sens, les théories du stress considèrent que la perte d'un être proche reste l'événement de vie le plus stressant (Aldwin, 1994 ; Horowitz, 1996 ; Lazarus, 1999). Pour légitimer la

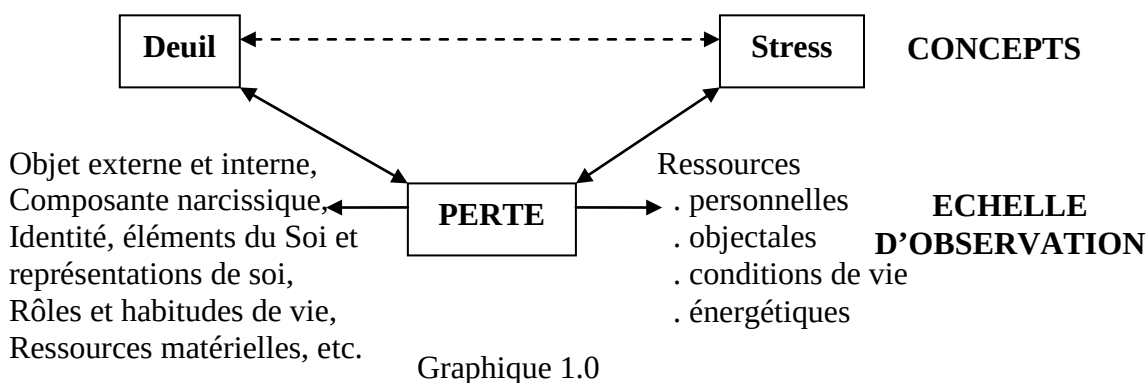
centralité de la perte dans son édifice théorique, Hobfoll (1989, 1998) cite d'ailleurs clairement certains théoriciens du deuil comme Lindemann ou Parkes.

Le jeu des différences et des similitudes invite toutefois à affiner l'analyse en vue de pointer les irréductibilités dans l'orientation du regard théorique pour éclairer la réaction à la perte dans le champ professionnel. En effet, dans la théorie du deuil, c'est la réaction qui fait suite à une perte (ou une séparation) qui constitue l'objet de recherche. L'identification d'une réaction de deuil est inséparable de l'importance et du sens de la perte, c'est-à-dire de l'investissement émotionnel de la relation d'objet. Dans la TPR, la perte et la menace de perte sont plutôt un point d'entrée pour éclairer les effets du stress. Elles sont, en quelque sorte, un « instrument de mesure » du stress. De surcroît, dans sa dimension intrapsychique, la signification de la perte dans la psychologie du deuil est foncièrement idiosyncratique, même si l'élaboration d'un sens à la perte se situe à l'articulation du soi et du système social (Neimeyer, 2001). On ne retrouve pas l'idée d'une forme d'encastrement culturel et socio-cognitif de la valeur et de la signification des ressources (et donc des pertes) que l'on retrouve dans la TPR ; lecture socio-cognitive qui revêt néanmoins un intérêt théorique certain pour conceptualiser la réaction émotionnelle d'acteurs organisationnels confrontés à des pertes sociales. Sur ce point, ce n'est pas un hasard si le modèle transactionnel du stress Lazarus et Folkman (1984) ou celui d'Horowitz (1996), desquels la TPR cherche à se démarquer, sont ceux auxquels se réfèrent de manière privilégiés les théoriciens du deuil (Stroebe, Hansson, Stroebe, Schut, 2001, 2008).

3. En guise de conclusion

En admettant un angle d'analyse focalisée autour de la question de la perte pour appréhender les ruptures professionnelles que peuvent vivre les acteurs organisationnels, la psychologie du deuil et la TPR proposent des modes de construction scientifique alternatifs pouvant conduire à interpréter différemment leurs réactions émotionnelles et le sens de leur vécu. Sans chercher à dégager un modèle de scientificité commun, ces deux corpus sont à même de révéler des processus de nature similaire en faisant de la réaction à la perte soit un objet d'analyse (psychologie du deuil), soit un instrument de mesure d'une réaction psycho-émotionnelle (TPR). En s'appuyant sur des modes alternatifs de construction scientifique de la perte, ces deux corpus théoriques en font un terme pouvant être qualifié, en suivant Berthelot (2001), d'analytique dans le sens où il est porteur d'un point de vue sur l'objet, où il renvoie à un

concept (deuil ou stress), et s'inscrit donc dans une armature logique qui fait sens au regard des conditions de production et de réception des discours savants dans les différents champs disciplinaires (psychologie du deuil et théories du stress). La perte peut ainsi être représentée par de multiples catégories descriptives susceptibles de procurer au chercheur des espaces d'interprétation organisés autour de concepts alternatifs (deuil ou stress) solidaires de cadres théoriques différents (cf. Graphique 1. 0.)



Il ne s'agit pas, bien évidemment, d'accoler des éclairages théoriques ou d'assembler dans un bric-à-brac théorique des concepts issus de traditions disciplinaires différentes. Face à la diversité, implicite ou explicite, des échelles d'observation en sciences sociales, il s'agit plutôt de prendre acte de la fécondité de la variation des effets de connaissance selon le découpage des objets de recherche sans supposer *a priori* qu'il existe une échelle d'observation intrinsèquement plus pertinente ou un angle de vue plus juste.

De manière plus critique, on se demander dans quelle mesure les théories du stress (TPR, transactionnelle ou autres) n'offrent pas des alternatives interprétatives plus fécondes pour conceptualiser ce que les chercheurs en sciences de gestion interprètent comme des phénomènes de deuil. Dans cette veine, Hewson (1997) montre, par exemple, de manière convaincante que les pertes de capacité, interprétées traditionnellement dans la littérature comme des réactions de deuil, peuvent se comprendre comme une réponse de stress épisodique (« *Episodic Stress Response* »). Dans cette perspective, les réponses émotionnelle, comportementale, physique et cognitive à une perte de capacité ne sont plus vues comme des processus de deuil, mais « *as episodes of coping strategies to meet the appraised stress demands* » (Hewson, 1997 : 1134). En fait, l'usage de la notion de deuil dans notre discipline laisse parfois le sentiment que les chercheurs versent dans ce que Lahire (2005) appelle des « *surinterprétations dues aux décrochages interprétatifs* ». Pour cet auteur, un tel type de surinterprétation a lieu « *lorsque les « données », les matériaux sur lesquels s'appuie l'auteur*

sont insuffisants pour soutenir les thèses qu'il propose » (Lahire, 2005 : 45). Sur ce point, notamment dans les articles de Shepherd (2003, 2009), la surinterprétation de ce que Lichtenbald, Cruess et Prigerson (2004) appellent « *the phenomenology of the bereavement reaction* » pour justifier l'usage théorique de cette notion, apparaît évidente. Or, comme nous avons cherché à le montrer plus haut, cette traduction conceptuelle des expressions émotionnelles est largement discutable.

Bibliographie

- Abraham, K. 1920. « Perte objectale et introjection au cours du deuil normal et des états psychiques anormaux ». *Œuvres complètes*. Tome II, Paris : Editions Payot, 258-265.
- Adler, A. 1943. « Neuropsychiatric complications in victims on Boston's Coconut Grove disaster », *Journal of the American Medical Association*, 123, 1098-1101.
- Aldwin C.M. 1994. *Stress, Coping, and Development: An Integrative Perspective*. New-York : The Guilford Press.
- Allouch, J. 1995. *Erotique du deuil au temps de la mort sèche*. Paris : E.P.E.L.
- Archer, J. 1999. *The nature of grief: The evolution and psychology of reactions to loss*. New-york: Routledge.
- Archer, J. and Rhodes, V. 1987. « Bereavement and reactions to job loss: A comparative review ». *British Journal of Social Psychology*, 26 (3), 211-224.
- Archer, J. and Rhodes, V. 2003. « The grief process and job loss: A cross-sectional study ». *British Journal of Psychology*, 84 (3), 395-410.
- Bacqué, M.-F. 2007. *L'un sans l'autre : Psychologie du deuil et des séparations*. Editions Larousse : Paris.
- Bacqué, M.-F. 2002. *Apprivoiser la mort*. Paris : Editions Odile Jacob.
- Bacqué, M.-F. 1992. *Le deuil à vivre*. Paris : Editions Odile Jacob.
- Bacqué, M.-F. et Hanus M. 2000. *Le deuil*. Paris : P.U.F.
- Bah, T. 2009. « La transition cédant-repreneur : Une approche par la théorie du deuil ». *Revue Française de Gestion*, 35 (194), 123-148
- Baugnet, L. 1998. *L'identité sociale*. Paris : Editions Dunod.
- Bégoïn, J. 1994. « La problématique du deuil et le métabolisme de la souffrance psychique ». *Le deuil*. N. Amar, C. Couvreur & M. Hanus, dir. Monographies de la Revue Française de Psychanalyse, Paris : P.U.F., 33-50.
- Berthelot, J.M. 2001. « Les sciences du social ». *Epistémologie des sciences sociales*. J.M. Berthelot, dir. Paris : PUF, 203-265.
- Bianchi, H. 1989. « Vieillir ou les destins de l'attachement ». *La question du vieillissement. Perspectives psychanalytiques*. H. Bianchi, dir. Paris : Edition Dunod, 33-63.
- Bloom-Feshbach, J. & Bloom-Feshbach, S. 1987. *The psychology of separation and loss: Perspectives on Development, Life Transitions, and Clinical Practice*. San Francisco – London : Jossey-Bass Publishers.
- Blau, G. 2008. Exploring antecedents of individual grieving stages during an anticipated worksite closure. *Journal of Occupational and Organizational Psychology*, 81 (3), 529-550.

- Blau, G. 2006. A process model for understanding victim responses to worksite/function closure. *Human Resource Management Review*, 16 (1), 1025-1040.
- Bonanno, G.A. 2004. « Loss, Trauma, and Human Resilience: Have We Underestimated the Human Capacity to Thrive After Extremely ». *American Psychologist*, 59 (1), 20-28.
- Bonanno, G.A. 2001. Grief and Emotion: A social-Functional Perspective. In Stroebe, M.S., Hansson, R.O., Stroebe, W. and Schut, H. (ed.). *Handbook of Bereavement Research: Consequences, Coping, and Care*, American Psychological Association : Washington, DC., 493-516.
- Bonanno, G.A. et Kaltman, S. 1999. « Toward an Integrative Perspective on Bereavement ». *Psychological Bulletin*, 125 (6), 760-776.
- Bonanno, G.A. et Kaltman, S. 2001. « The varieties of grief experience ». *Clinical Psychology Review*, 21 (5), 705-734.
- Bourgeois, M.L. 2006. « Etudes sur le deuil. Méthodes qualitatives et méthodes quantitatives ». *Annales Médico Psychologiques*, 164, 278-291.
- Bourgeois, M.L. 2003. *Deuil normal, deuil pathologique : Clinique et psychopathologie*. Doin éditeurs : Rueil-Malmaison.
- Bouveresse, J. 1999. *Prodiges et vertiges de l'analogie*. Paris : Raisons d'Agir Editions.
- Bowlby J. 1969. *Attachment and loss, vol. 1 Attachment*. Basis Books : New-York.
- Bowlby J. 1974. *Attachment and loss, vol. 2 Separation : anxiety and anger*. Basis Books : New-York.
- Bowlby J. 1980. *Attachment and loss, vol. 3 Loss : sadness and depression*. Basis Books : New-York.
- Brasted, W .S. and Callahan, E.J. 1984. A Behavioral Analysis of the Grief Process. *Behavior Therapy*, 15, 529-543.
- Brewington , J.O., Nassar-McMillan S.C., Flowers C.P. and Furr S.R. 2004. « A preliminary investigation of factors associated with job loss grief ». *The Career Development Quarterly*, 53 (1), 78-83.
- Broca A de. 2006. *Deuils et endeuillés*. Paris : Editions Masson.
- Cadieux, L. & Brouard, F. 2009. *La transmission d'entreprise des PME : Perspective et enjeux*. Presses de l'Université du Québec.
- Cardon, M.S., Zietsma, C., Sparito, P., Matherne, B.P. and Davis, C. 2005. A tale of passion: New insights into entrepreneurship from a parenthood metaphor. *Journal of Business Venturing*, 20 (1), 23-45.
- Cassidy J., and Shaver P.R. 1999. *Handbook of Attachment: Theory, Research, and clinical Applications*. The Guilford Press : New-York London.
- Clot, Y. 2006. *La fonction psychologique du travail*. Paris : P.U.F.
- Clot, Y. 1995. *Le travail sans l'homme ? Pour une psychologie des milieux de travail et de vie*. Paris : Editions la Découverte.
- Colins, N.L., Guichard A.C., Ford, M.B. & Feeney, B.C. « Working Models of Attachment: New Developments and Emerging Themes ». *Adult Attachment: Theory, Research, and Clinical Implications*. Rholes, W.S. & Simpson, J.A. (Ed.). New York : The Guilford Press, 196-239
- Cornille, M.-E., Foriat, C., Hanus, M. et Séjourné, C. 2006. *Surmonter son deuil ? Informations, résilience, réseaux de soutien*. Paris : Editions J. Lyon.

Cooper, C. L. (Ed.). 1990. *On the Move : The Psychology of Change and Transition*. Chichester, John Wiley and Sons.

Denave, S. 2010. « Les ruptures professionnelles : analyser les événements au croisement des dispositions individuelles et des contextes ». *Bifurcations : Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*. Bessin, M., Bidart, C. et Grossetti, M. (dir.). Editions La Découverte, 168-175.

Devine, K., Reay T., Stainton L. and Collins-Nakai, R. 2003. « Downsizing outcomes: Better a victim than a survivor ? ». *Human Resource Management*, 42 (2), 109-124.

Dubouloy, M. & Fabre C. 2002. « Les restructurations d'entreprises : de la rationalité économique à la souffrance des hommes ». *Gérer et Comprendre*, 67, 43-55

Dubouloy, M. 2005. « La contribution des récits et de la psychanalyse à la gestion du changement ». *Revue Française de Gestion*, 31 (159), 267-271.

Dubouloy, M. 2008. « Reprise d'entreprise : deuil et transmission ». *L'art d'entreprendre – Des idées pour agir* Bouchiki, H. (dir.), Pearson Education France, 67-78.

Dupuy R. et Le Blanc, A. 2001. « Enjeux axiologiques et activités de personnalisation dans les transitions professionnelles ». *Connexions*, 76 (2), 61-79.

Erikson, E.H. 1972. *Adolescence et crise : La quête d'identité*. Paris : Flammarion.

Fauré C. 1995. *Vivre le deuil au jour le jour : la perte d'une personne proche*. Paris : Editions Albin Michel.

Fraley R.C. and Shaver P.R. 1999. « Loss and Bereavement: Attachment Theory and Recent Controversies Concerning "Grief Work" and the Nature of Detachment ». *Handbook of Attachment: Theory, Research, and clinical Applications*. J. Cassidy and P.R. Shaver, dir. The Guilford Press : New-York London, 735-759.

Freud, S. 1915. « Deuil et mélancolie ». *Œuvres complètes*, tome XIII. Paris : P.U.F., 259-279.

Graziani, P. et Swendsen, J. 2005. *Le stress : Emotions et stratégies d'adaptation*. Paris : Arman Colin.

Guedeney, N. et Guedeney, A. 2002. *L'attachement : Concepts et applications*. Paris : Masson.

Hansez, I. Bertrand, F. et Barbier, M. 2009. Evaluation des pratiques de diagnostic de stress au sein d'entreprises belges : Facteurs bloquants et facteurs stimulants. *Le Travail Humain*, 72 (2), 127-153.

Hanus, M. 2006. « Deuils normaux, deuils difficiles, deuils compliqués et deuils pathologiques ». *Annales Médico Psychologiques*, 164, 349-356.

Hanus, M. 1997. « Les enfants du deuil ». *Parlons de la Mort et du Deuil*. P. Cornillot et M. Hanus, dir. Paris : Editions Frison-Roche : Paris, 161-179.

Hanus, M. 1994. *Les deuils dans la vie : deuils et séparations chez l'adulte et l'enfant*. Poitiers : Editions Maloine.

Harvey, J.M. 2002. *Perspectives on Loss and Trauma: Assaults on the Self*. Sage Publications Ltd.

Harvey, J.M. (Ed.). 1998. *Perspectives on Loss: A Sourcebook*. Brunner-Mazel Inc.

Hewson, D. 1997. « Coping with Loss of Ability: "Good Grief" or Episodic Stress Responses? ». *Social Science & Medicine*, 44 (8), 1129-1139.

Hobfoll, S.E. 2001. « The influence of Culture, Community, and the Nested-Self in the Stress Process: Advancing Conservation of Resources Theory ». *Applied Psychology: An International Review*, 50 (3), 337-421.

- Hobfoll, S.E. 1998. *Stress, Culture, and Community: The Psychology and Philosophy of Stress*. New-York : Plenum Press.
- Hobfoll, S.E. 1989. « Conservation of resources: A new attempt at conceptualising stress ». *American Psychologist*, 44 (3), 513-524.
- Hobfoll, S.E. and Freedy, J. 1993. « Conservation of resources: A general stress theory applied to burnout ». *Professional burnout: Recent developments in theory and research*. C. Schaufeli, Maslach and T. Marek, Eds. Washington, DC : Taylor & Francis, 115-129.
- Horowitz, M.J. 1996. *Stress Response Syndromes : PTSD, Grief, and Adjustment Disorders*. Northvale, NJ : Jason Aronson.
- Houde, R. 1991. *Les temps de la vie : Le développement psychosocial de l'adulte selon la perspective du cycle de vie*. Québec : Gaëtan Morin éditeur Itée.
- Ito, T.A. and Brotheridge, C. M. 2003. « Resources, coping strategies, and emotional exhaustion: A conservation of resources perspective ». *Journal of Vocational Behavior*, 63 (3), 490-509.
- James, J. W. and Friedman, R. 2009. *The grief recovery handbook*. New-York : Collins Living.
- Janoff-Bulman, R. 1992. *Shattered assumptions: Towards a new psychology of trauma*. New-York : The Free Press.
- Jodelet, D. dir. 1989. *Les représentations sociales*. Paris : PUF
- Keirse, M. 2005. *Faire son deuil, vivre son chagrin*. Bruxelles : Editions De Boeck Université.
- Kets de Vries, M. and Balazs, K. 1997. « Downside of Downsizing ». *Human Relations*, 50 (1) : 11-50.
- Kets de Vries, M. et Balazs, K. 1996. « La dimension humaine des restructurations ». *L'Expansion Management Review*, 81 : 39-50.
- Kets de Vries, M. et Miller, D. 1985. *L'entreprise névrosée*. Paris : McGraw-Hill.
- Klein, M. 1947. *Deuil et dépression*. Paris : Petite Bibliothèque Payot.
- Kübler-Ross E. and Kessler, D. 2005. *On Grief and Grievin : Finding the Meaning of Grief Through the Five Stages of Loss*. New York: Scribner.
- Lahire B. 1998. *L'homme pluriel : Les ressorts de l'action*. Paris : Editions Nathan.
- Lahire B. 2005. *L'esprit sociologique*. Paris : Editions La Découverte.
- Lakoff, G. et Johnson, M. 1985. *Les métaphores dans la vie quotidienne*. Paris : Les Editions de Minuit.
- Lallement, M. 2007. *Le travail : une sociologie contemporaine*. Paris : Gallimard.
- Lazarus, R.S. 1999. *Stress and Emotion : A New Synthesis*. Springer Publishing Compay, Inc.
- Lazarus, R.S. 1991/a. Progress on a Cognitive-Motivational-Relational Theory of Emotion. *American Psychologist*, 46 (8), 819-834.
- Lazarus, R.S. 1991. *Emotion and Adaptation*. New-York : Oxford University Press.
- Lazarus, R.S. and Folkman, S. 1984. *Stress, appraisal, and coping*. Springer Publishing : New-York.

Lee, RT and Ashforth, B.E. 1996. « A meta-analytic examination of the correlates of the three dimensions of job burnout ». *Journal of Applied Psychology*, 81 (2), 123-133.

Leaptrott J. & McDonald J.M. 2008. Entrepreneurial Opportunity Exploitation and the Family: Relationship-Based Factors that Affect the Adult Child's Decision, to Jointly Participate with Parents in a New Venture. *The Entrepreneurial Executive*, 13, 101-115.

Levillain-Danjou, A. 2008. « Quel processus destin pour les deuils-non-faits ? ». *Dialogue*, 180, juin, 51-62.

Lichtental, W.G., Gruess, D.G. and Prigerson, H.G. 2004. « A case for establishing complicated grief as distinct mental disorder in DSM-V ». *Clinical Psychology Review*, 24 (6), 637-662.

Lindemann, E. 1944. « Symptomatology and management of acute grief ». *American Journal of Psychiatry*, 101, 141-148.

Linhart, D. 2002. *Perte d'emploi, perte de soi*. Paris : Editions Erès.

Luminet, O. 2008. *Psychologie des émotions : confrontation et évitement*. Bruxelles : De Boeck Université.

Lussier, M. 2007. *Le travail de deuil*. Paris : PUF.

Mahé de Boislandelle, H. 2009. « Vaincre les freins dans la transmission d'entreprise : Deuil, craintes, et ambiguïtés ». *Management : Tensions d'aujourd'hui*. B. Pras, coord. Paris : Editions Vuibert, 73-82.

Malarewicz J.-A. 2006. *Affaires de famille : Comment les entreprises familiales gèrent leur mutation et leur succession*. Paris : Pearson Education France.

Marc, E. 2005. *Psychologie de l'identité : Soi et le groupe*. Paris : Editions Dunod.

Marks, M.L. and Vansteenkiste, R. 2008. Preparing for organizational death: Proactive HR engagement in organizational transition. *Human Resource Management*, 47 (4), 809-827.

Miljkovitch, R. 2001. *L'attachement au cours de la vie*. Paris : P.U.F.

Mikulincer, M. and Shaver, P.R. 2008. « An Attachment Perspective on Bereavement ». *Handbook of Bereavement Research and Practice: Advances in Theory and Intervention*. M.S. Stroebe, R.O. Hansson, W. Stroebe and H. Schut, edited by. Washington, DC : American Psychological Association, 87-112.

Millet-Bartoli, F. 2002. *La crise du milieu de la vie : Une deuxième chance*. Paris : Editions Odile Jacob.

Miller, E.D. and Omarzu, J. « New Directions on Loss Research ». *Perspectives on Loss: A Sourcebook*. Harvey, J.M. (Ed.). Brunner-Mazel Inc.

Monnier, J., Cameron R.P., Hobfoll S.E. and Gribble, J.R. 2002. « The impact of Resource Loss and Critical Incidents on Psychological Functioning in Fire-Emergency Workers : A Pilot Study ». *International Journal of Stress Management*, 9 (1), 11-29.

Mucchielli, A. 2009. *L'identité*. Paris : P.U.F.

Négroni, C. 2010. « Ingrédients des bifurcations professionnelles : latence et événements déclencheurs ». *Bifurcations : Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*. Bessin, M., Bidart, C. et Grossetti, M. (dir.). Editions La Découverte, 176-183.

Neimeyer, R. (Ed.). 2001. *Meaning Reconstruction and the Experience of Loss*. Washington, DC: American Psychological Association.

- Neimeyer, R. 1998. *Lessons of Loss: A guide to coping*. New-York : Mc Graw Hill.
- Neimeyer, R. A. and Hogan, N. S. 2001. « Quantitative or Qualitative ? Measurement Issues in the Study of Grief ». *Handbook of Bereavement Research: Consequences, Coping, and Care*. M.S. Stroebe, R.O. Hansson, W. Stroebe and H. Schut, edited by. Washington, DC : American Psychological Association, 89-118.
- Pailot, P. 2000. « De la difficulté de l'entrepreneur à quitter son entreprise ». *Histoire d'entreprendre : Les réalités de l'entrepreneuriat*. T. Verstraete, dir. Paris : Editions EMS, 275-286.
- Pailot, P. 1999. « Freins psychologiques et transmission d'entreprise : un cadre d'analyse fondé sur la méthode biographique ». *Revue Internationale des PME*, 12 (3), 9-32.
- Parkes, C.M. 1993. « Bereavement as a psychological transitions: Processes of adaptation to change ». *Handbook of Bereavement: Theory, Research, and Intervention*. M.S. Stroebe, W. Stroebe and R.O. Hansson, edited by. Cambridge: Cambridge University Press : 91-101.
- Parkes C.M. 1996. *Bereavement : Studies of Grief in Adult Life*. England : Penguin Books.
- Parkes, C.M. 2001. « A historical overview of the scientific study of bereavement ». *Handbook of Bereavement Research: Consequences, Coping, and Care*. M.S. Stroebe, R.O. Hansson, W. Stroebe and H. Schut, edited by. Washington, DC : American Psychological Association : Washington, DC : 25-45
- Parkes, C.M. 2006. *Love and loss: The roots of grief and its complications*. New-York : Routledge.
- Passeron, J.C. 2006. *Le raisonnement sociologique : Un espace non poppérien de l'argumentation*. Paris : Editions Albin Michel.
- Passeron, J.C. 1996. La constitution des sciences sociales : Unité, fédération, confédération. *Le Débat*, 90, 93-112.
- Raimbault G. 2007. *Parlons deuil*. Paris : Petite Bibliothèque Payot.
- Roy, J.-L. 1997. « De l'usage du deuil dans l'entreprise ». *L'Expansion Management Review*, 86, 84-93.
- Rimé, B. 2005. *Le partage social des émotions*. Paris : PUF.
- Rosenblatt, P.C. 1993. « Grief: The social context of private feelings ». *Handbook of Bereavement: Theory, Research, and Intervention*. M.S. Stroebe, W. Stroebe and R.O. Hansson, edited by. Cambridge: Cambridge University Press : 102-111.
- Selye, H. 1950. *The physiology and pathology of exposure to stress*. Montreal : Acta Inc.
- Shackleton C.H. 1984. The psychology of grief: A review. *Advances Behavioral Research Therapy*, 6, 153-205.
- Sharma, P. & Irwing, P.G. 2005. Four Bases of Family Business Successor Commitment: Antecedents and Consequences. *Entrepreneurship Theory & Practice*, 29 (1), 13-33.
- Shaver, P.R. and Tancredy C.M., 2001. « Emotion, attachment and bereavement: A conceptual commentary ». *Handbook of Bereavement Research: Consequences, Coping, and Care*. M.S. Stroebe, R.O. Hansson, W. Stroebe and H. Schut, edited by. Washington, DC : American Psychological Association, 63-88.
- Shepherd, D.A. 2009. « Grief recovery from the loss of a family business: A multi- and meso-level theory ». *Journal of Business Venturing*, 24 (1), 81-97.
- Shepherd, D.A. 2003. « Learning from business failure: Propositions of grief recovery for the self-employed ». *Academy of Management Review*, 28 (2), 318-328.

Shepherd, D.A. & Kuratko, D. F. 2009. The death of an innovative project: How grief recovery enhances learning. *Business Horizons*, 52 (5), 451-458.

Shepherd, D.A., Wiklund, J. and Haynie, J.M. 2009. « Moving forward: Balancing the financial and emotional costs of business failure ». *Journal of Business Venturing*, 24 (2), 134-158.

Shepherd, D.A., Covin, J.G. and Kuratko, D.F. 2008. « Project failure from corporate entrepreneurship: Managing the grief process ». *Journal of Business Venturing*, 24 (6), 588-600.

Shuchter, S. & Zisook, S. 1993. « The course of normal grief ». *Handbook of bereavement: Theory, research and intervention*. M.S. Stroebe, W. Stroebe and R.O. Hansson, edited by. Cambridge: Cambridge University Press, 23-43.

Stora, J.-B. 2009. *Le stress*. Paris : PUF.

Stroebe, M.S., Hansson, R.O., Stroebe, W. and Schut, H. ed. 2008. *Handbook of Bereavement Research and Practice: Advances in Theory and Intervention*. Washington, DC : American Psychological Association.

Stroebe, M.S., Hansson, R.O., Stroebe, W. and Schut, H. ed. 2001. *Handbook of Bereavement Research: Consequences, Coping, and Care*. Washington, DC : American Psychological Association.

Stroebe, M.S., Hansson, R.O., Stroebe, W. and Schut, H. 2001/a. « Introduction: Concepts and issues in contemporary research on bevearement ». *Handbook of Bereavement Research: Consequences, Coping, and Care*. M.S. Stroebe, R.O. Hansson, W. Stroebe and H. Schut, edited by. Washington, DC : American Psychological Association, 3-22.

Stroebe, M. & Stroebe, W. Does « Grief Work » Work ? *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 59 (3), 479-482.

Stroebe, M.S. & Schut, H. 2001. Meaning making in the Dual Process Model. In J. Harvey (Ed.). *Perspectives on loss: A Sourcebook*. Washington, DC: Taylor & Francis, 55-73.

Sutton, R. I. 1987. The process of Organizational Death: Disbanding and Reconnecting. *Administrative Science Quarterly*, 32 (4), 542-569.

Taylor, S.E. 1991. « Asymmetrical effects of positive and negative events: The mobilization-minimization hypothesis ». *Psychological Bulletin*, 110 (1), 67-85.

Thompson, N. and Lund, D. 2009. *Loss, Grief, and Trauma in the Workplace*. New-York : Baywood Publishing Company Inc.

Tisseron, S. 2009. *La résilience*. Paris : P.U.F.

Tisseron, S. 2005. *Vérités et mensonges de nos émotions*. Paris : Editions Albin Michel.

Truchot, D. 2004. *Epuisement professionnel et burnout : Concepts, modèles, interventions*. Paris : Editions Dunod.

Wasserman, N. 2003. Founder-CEO Succession and the Paradox of Entrepreneurial Success. *Organization Science*, 14 (2), 149-172.

Weiss R. S. 2008. « The nature and causes of grief ». *Handbook of Bereavement Research and Practice: Advances in Theory and Intervention*. M.S. Stroebe, R.O. Hansson, W. Stroebe and H. Schut, edited by. Washington, DC : American Psychological Association, 29-44.

- Weiss R. S. 1993. « Loss and recovery ». *Handbook of Bereavement: Theory, Research, and Intervention*. M.S. Stroebe, W. Stroebe and R.O. Hansson, edited by. Cambridge: Cambridge University Press : 271-284.
- Wortman, C.B. and Boerner K. 2006. Beyond the Myths of Coping with Loss: Prevailing Assumptions Versus Scientific Evidence. *Foundations of Health Psychology*. H.S. Friedman and R. Cohen Silver, ed. London : Oxford University Press, 285-324.
- Wortman, C.B. and Silver R.C. 1987. « Coping with irrevocable loss ». *Cataclysms, Crises, and Catastrophes: Psychology in Action*. G.R. VandenBos and B. K Bryant, dir., Washington : American Psychological Association, 185-235.
- Wortman, C.B. and Silver R.C. 1989. The Myths of Coping with Loss. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 57, 349-357.
- Wortman, C.B. and Silver R.C. 2001. The myths of coping with loss revisited. In Stroebe, M.S., Hansson, R.O., Stroebe, W. and Schut, H. (ed.). *Handbook of Bereavement Research: Consequences, Coping, and Care*, American Psychological Association : Washington, DC., 405-429.
- Wortman, C.B., Silver R.C. and Kessler, R.C. 1993. « The meaning of loss and adjustment to bereavement ». *Handbook of Bereavement: Theory, Research, and Intervention*. M.S. Stroebe, W. Stroebe and R.O. Hansson, edited by. Cambridge: Cambridge University Press : 349-366.
- Wright, T.A. and Hobfoll S.E. 2004. « Commitment, Psychological Well-Being and Job Performance: An Examination of Conservation of Resources (COR) Theory and Burnout ». *Journal of Business and Management*, 9 (4), 389-406.
- Stroebe, M., Schut, H. & Stroebe, W. 2005. Attachment in Coping With Bereavement: A Theoretical Integration. *Review of General Psychology*, 9 (1), 48-66.
- Zech, E. 2006. *Psychologie du deuil : Impact et processus d'adaptation au décès d'un proche*. Liège : Editions Mardaga.
- Zell, D. 2003. « Organizational change as a process of death, dying, and rebirth ». *Journal of Applied Behavioral Science*, 39 (1), 73-96.
- Zellweger, T. M. & Astrachan J. H. 2008. On the Emotional Value of Owning a Firm. *Family Business Review*, 21(3), 347-363.
- Zissok S. 1987. « Grief and Bereavement ». *Psychiatric Clinics of North America*, 10 (3), 57-63.